Zeitschrift: Verhandlungen der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft = Actes de la Société Helvétique des Sciences Naturelles = Atti della Società Elvetica di Scienze Naturali

Herausgeber: Schweizerische Naturforschende Gesellschaft

Band: 104 (1923)

Artikel: Les Naturalistes Valaisans

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-90331

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.09.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les Naturalistes Valaisans

Discours d'ouverture de la 104e session de la Société Helvétique des Sciences Naturelles, prononcé le 31 août 1923, à Zermatt, par le président annuel

Chanoine M. Besse, docteur ès sc., curé à Riddes

Mesdames et Messieurs,

Le Valais et la „Murithienne“ regardent comme un insigne honneur d'avoir à recevoir la Société Helvétique des Sciences Naturelles, illustrée par tant d'hommes éminents qui portent au front la double auréole de l'universelle considération et de la culture intellectuelle. Si nous ne sommes pas en mesure, Mesdames et Messieurs, de vous donner, dans notre canton riche de montagnes seulement, une hospitalité aussi généreuse que celle offerte par d'autres localités de la Suisse, mieux placées à tous égards, nous serons heureux, toutefois, de faire tout notre possible pour que vous emportiez le plus agréable et durable souvenir, de ces quelques jours d'activité passés au milieu de nous. La réception que nous vous faisons est simple, comme il convient à un peuple montagnard, mais elle est cordiale; oui, c'est du plus profond de notre cœur, c'est avec toute notre âme, que nous vous disons: „Soyez les bienvenus!“

Je m'empresse, Messieurs, de proclamer bien haut, et en toute humilité, que ce n'est point le souci des titres académiques ou scientifiques, qui vous a fait choisir votre président de l'année 1923, mais uniquement le sentiment de bienveillance, que vous n'avez cessé de cultiver pour notre cher et vieux Valais, et celui, tout de délicatesse, qui vous a fait vouloir, pour présider la 104me réunion de la Société, un enfant du pays au sein duquel il vous a plu de vous réunir une fois de plus. Aussi ne m'attarderai-je pas à faire appel à une indulgence que, du reste, je sais d'avance acquise, et sans autre préambule, je vous dis un merci chaleureux, en mon nom personnel, au nom de mon canton qui est heureux de vous voir accourir nombreux en cette partie privilégiée de son territoire, un merci ému au nom de la congrégation du Grand-Saint-Bernard qui comprend tout ce qu'il y a de gracieux

pour elle dans le geste qui vous a fait prendre un de ses membres pour le placer à votre tête.

C'est la cinquième fois que la Société Helvétique des Sciences Naturelles tient ses assises dans le Valais. Le Saint-Bernard vit, en 1829, la première réunion qui fut présidée par le Chanoine Biselx, vice-président. La deuxième qui eut lieu à Sion, en 1852, sous la présidence du Chanoine Rion est restée mémorable par la haute valeur des congressistes ainsi que par le discours de grande envolée de son président. En 1880, F.-O. Wolf dirigeait la réunion de Brigue, et en 1895 P. M. de Riedmatten celle de Zermatt. Certes, il n'y a rien en moi de l'orateur, mais je m'en voudrais de faillir, sous le prétexte que je ne suis pas un maître en éloquence, à l'usage toujours observé qui veut que le président annuel inaugure la session par un discours.

Messieurs, j'aimerais à vous entretenir un instant des Valaisans qui, dans le cours des siècles, se sont voués à la science. Très restreint en ses ressources d'étude, le Valais ne peut prétendre compter des savants de premier ordre, il le peut d'autant moins que la plupart de ses naturalistes n'ont pu consacrer à l'objet de leurs recherches que les moments de loisir que leur laissaient leurs fonctions professionnelles.

Puissé-je ne pas être trop en dessous de ma tâche dans cet hommage de piété et de reconnaissance envers des hommes qui ont bien mérité de la patrie valaisanne, en la mettant en évidence!

Felix Platter 1536—1614

Pour retrouver le plus ancien naturaliste valaisan connu, il faut remonter au 16me siècle, à Félix Platter, surnommé „l'Etoile" de l'Université de Bâle. Bien qu'il soit né Bâlois, nous Valaisans, nous aimons à le revendiquer pour notre compatriote et l'une de nos gloires. Il étudia d'abord au Paedagogium sous les yeux et la direction de son père, Thomas Platter; il commença à l'âge de 16 ans ses études de médecine à l'Université de Montpellier, où, 4 ans plus tard, il obtenait le grade de docteur. Rentré à Bâle, il excita l'universelle admiration par le dévouement avec lequel il soigna les malades atteints de la peste alors que le fléau ravageait la ville en 1563. En reconnaissance des précieux services rendus, il fut nommé professeur de médecine pratique et médecin de la ville, poste qu'il remplit avec la plus grande distinction jusqu'à

sa mort. Il réorganisa l'université et y fit introduire, entre autres branches, la chaire de botanique. C'est pendant son séjour à Montpellier qu'il s'initia à cette dernière science. Mais écoutons-le parler lui-même: „A côté de mes études assidues et de la préparation des leçons, je m'appliquais sérieusement à observer comment se préparent toutes sortes de remèdes dans la pharmacie, science dans laquelle mon maître excellait. (PLATTER à Montpellier était le commensal du célèbre pharmacien CATALAN.) Ces observations m'ont grandement servi plus tard. En outre je collectionnais beaucoup de plantes que je fixais avec élégance sur des feuilles de papier." (texte allemand: „und neben insammlung vieler Kräuter, die ich in Papier zierlich inmacht", Edit. Fechter, Bâle 1840, p. 15).

Voici comment MICHEL MONTAIGNE, l'auteur des „Essais", raconte une visite qu'il fit à l'illustre médecin: „A Bâle, nous vîsmes de singulier la maison d'un médecin nommé FÉLIX PLATTER plus pinte et enrichie qu'une mignardise à la française qu'il est possible de voir, laquelle le dit médecin a bâti fort grande, ample et somptueuse. Entre autres choses, il dresse un livre de simples qui est déjà fort avancé, et au lieu que les autres font peindre les herbes, selon leurs couleurs, lui a trouvé l'art de les coller toutes naturelles, si proprement sur le papier que les moindres feuilles et fibres y apparaissent comme elles le sont, et il feuillette son livre sans que rien ne s'échappe, et y montre les simples qui étaient collées, il y a plus de 20 ans. Nous vîsmes aussi chez lui et à l'école publique des anatomies d'hommes morts qui s'y tiennent."

Après ce que l'on vient d'entendre, il est permis de se demander si peut-être PLATTER ne serait pas l'initiateur des herbiers. Passionné pour la botanique, il avait installé dans sa propriété de Grundeldingen, près de Bâle, un jardin botanique dont il laissait la jouissance à ces élèves. En grande relation d'amitié avec CONRAD GESSNER, il faisait fréquemment avec lui des échanges de plantes.[1]

Il avait au surplus formé un riche cabinet d'histoire naturelle qui subsista jusqu'à l'extinction de sa famille.

JEAN BAUHIN dans son „Historia Plantarum Universalis" (1650) raconte avoir vu dans le jardin de FÉLIX PLATTER le Laurier cerise *(Laurus cerasus)*. ALBERT DE HALLER dans ses „Icones

[1] Cette correspondance se trouve dans „Epistolarum medicinalium Conr. Gessneri libri III"; Ed. C. Wolphius, Tiguri Froschower, 1577.

Plantarum Helvetiæ", préf. p. 24, nous fait part en ces termes d'une visite à Bâle (je traduis du latin): „Félix Platter, chirurgien très célèbre, pendant longtemps professeur à l'université de Bâle, à l'époque de son âge d'or, a réuni de très belles plantes du Valais et du Pilate. Je vis ce jardin jadis à l'occasion d'une visite que j'eus l'honneur de faire à la dernière descendante des Platter, Hélène Passavant. Parmi ces plantes, il en est qui n'étaient pas encore connues des gens, telles que *Pirola uniflora, Odontites odorata, Ranunculus calice villoso*[1] dénommé par cet homme célèbre". (C'est le *Ranunculus glacialis,* par lui trouvé dans les Hautes Alpes et, si je ne me trompe, au Valais même.)

Il paraît s'être occupé d'ostéologie et de paléontologie, comme le démontre un rapport qu'il adressa au Gouvernement lucernois en 1577 à propos d'ossements humains trouvés à Reiden, commune de Lucerne.

Toutefois Platter est infiniment plus connu par son célèbre „Traité du corps humain" qu'il mit 62 ans à composer, ainsi que par un grand nombre d'autres ouvrages de médecine.

Les Platter, père et fils, étaient restés très attachés à leur canton d'origine. Félix a décrit un voyage qu'il fit au Valais en compagnie de son père. Il peut intéresser à cause du „bouquet" valaisan qu'il respire.[2]

„En juin 1562, après la Pentecôte, mon père résolut d'aller voir son pays natal. Il soupa une dernière fois avec nous et maître Frantz; il voulait se rendre le même soir encore à Dornach pour y coucher. Pendant le repas, il dit à ma femme: ‚Madeleine, je désirerais t'emmener, car tu n'as point d'enfants et tu ferais une cure aux bains du Valais, dont la vertu est excellente contre la stérilité.' Mon beau-père possédait un cheval, il était en bonne humeur et s'écria: ‚J'y vais aussi.' Je consentis bien vite à ce voyage, vu que j'avais également mon cheval. Mon père avait ramené du Valais un mulet, il l'offrit à ma femme. Incontinent nous fîmes nos préparatifs, le lendemain nous partîmes. Nous prîmes par les „Wasserfallen", Berthoud et le Sibenthal. A travers des chemins malaisés, pierreux, dangereux nous arrivâmes enfin à Sion,

[1] „*Ranunculus glacialis* wurde von seinem Freund Felix Platter in Basel entdeckt. Man denke sich das Entzücken eines Botanikers, der diese prächtige Hochalpenpflanze zum ersten Male als noch unbekanntes Gewächs auffand": du discours d'ouverture de la réunion de la Société Helvétique des Sciences Naturelles à Zurich en 1917, p. 8, par C. Schröter.

[2] Extrait des „Mémoires de Félix Platter", en grande partie d'après la traduction de Fick, Genève 1866 (p. 92—96), en partie traduit de l'édition allemande Fechter, Bâle 1840 (p. 181—185).

le samedi. Dès le premier soir bonne compagnie nous fut députée et l'on nous honora de 30 mesures de vin; nous étions tous très gais. Nous restâmes quelques jours à Sion; l'évêque[1] hébergea nos montures dans son manège, de sorte qu'elles ne nous coûtèrent rien. Le capitaine Marx Wolf ne nous permit presque jamais de manger à l'hôtellerie; en outre il donna de beaux habits à ma femme et à moi. Les chanoines nous présentèrent du vin dans de grands gobelets qu'avait fabriqués Exuperantius, orfèvre à Zurich. Le 15 de juin nous gagnâmes Louèche-les-Bains. Les auberges y sont fort nombreuses. Mon beau-père et ma femme firent prix avec un hôtelier; la chambre et les eaux leur revinrent, par tête, à trois couronnes pour quatre semaines.

Mon père désirait me conduire dans son pays. Laissant donc M. Jeckelmann et Madeleine prendre tranquillement les bains, nous rebroussâmes du côté de Louèche-la-Ville. Je portais un bel accoutrement: un pourpoint de soie rouge, un haut-de-chausses de la même couleur et un couvre-chef de velours non tondu. Après avoir remonté la vallée du Rhône nous arrivâmes à Viège, joli endroit où nous passâmes la nuit. Quelques Platter y demeuraient et vinrent à l'auberge nous tenir compagnie. Le lendemain de bonne heure nous nous engageâmes dans la vallée d'où sort la Viège. Déjà nous approchions de la vallée de Saas, lorsque nous entrâmes dans une autre vallée à droite par un sentier si étroit que je dus me tenir à la montagne d'une main tandis que mes regards plongeaient de l'autre côté dans un abîme effrayant. Le sentier qui, à travers les mélèzes, conduit à Græchen était fort abrupte. Enfin nous atteignîmes un joli plateau où il y a d'horribles bois de pins habités par quantité d'ours. Devant une maison, nous trouvâmes un vieillard centenaire aveugle, dont les enfants avaient presque tous des cheveux blancs ou gris. La famille entière demeurait dans une seule chaumière. Le vieillard nous dit qu'il avait bien connu le grand-père de mon père, et qu'il y avait dans ce dizain 10 personnes aussi âgées que lui. La cabane était faite de troncs de mélèzes juxtaposés, tout comme une vulgaire baraque. La cousine de mon père, une née Platter, rencontrée plus loin, n'avait pas de tresses, mais les cheveux flottants. Elle nous prépara une soupe au lait. J'étais très fatigué, je passai la nuit sur la paille. Le jour suivant, mon père me conduisit chez une vieille femme qui avait gardé les chèvres avec lui, il y avait bien des années. C'était une personne fort âgée et laide; elle concassait des cônes d'arolles; de part ni d'autre on ne se reconnût; à la fin elle m'embrassa en me disant: ‚Je te souhaite la bienvenue par Dieu, cher cousin.' Après quoi mon père me conduisit chez ‚Hans in der Bünde' où une méchante femme nous fit cuire un breuvage avec du lait, tout en y jetant une poignée de poivre. On nous y servit du bon vin d'Aoste (Augstallerwein). Nous passâmes la nuit sur un gîte de paille et mon père me dit: ‚Vois-tu, Félix, comme on me reçoit bien ici.'

---

[1] C'est Mgr. Jean Jordan qui gouvernait alors le diocèse de Sion.

Le lendemain matin nous visitâmes l'habitation où mon père était né. Ce n'était qu'un petit bout de maison en bois de mélèzes, à côté d'un haut rocher surmonté d'un plateau dont les nôtres ont tiré le nom de Platter. Cette ‚maison de la plate-forme' était du reste inhabitée. Après le dîner auquel participèrent de nombreux convives et où nous buvâmes sec, nous prîmes un verre sur le ‚Platten' et je payai une couronne pour qu'on y taillât mon nom et mes armoiries. Après le coup du soir nous descendîmes en toute hâte la montagne, car nous n'avions nulle envie de séjourner plus longtemps en ces lieux. Près de Gasen, à Mühlebach, nous fîmes la rencontre d'une vieille fille connue de mon père et affligée de deux gros goîtres. Le cas est exceptionnel dans la contrée, car c'est seulement plus bas, à partir de St-Léonard, qu'existe cette infirmité; en haut à Grenchen ils n'en ont pas.

De Viège nous remontâmes encore jusqu'à Brigue. Les habitants se rendaient à l'église, mais au lieu de prendre, comme nous, le sentier des piétons au travers d'une belle prairie, la foule suivait la route à chars qui était fort boueuse. Je voulais savoir pourquoi; on me répondit: ‚Plus le chemin est mauvais, plus il y a de mérite.'

Un mardi nous regagnâmes les Bains. Il était assez tard quand nous atteignîmes Louèche-la-Ville; Aleth et Pierre Ochier vinrent nous trouver. Nous bûmes ensemble le coup du soir, puis ils nous accompagnèrent un bout de chemin avec les brocs. Alors mon père prit congé du pays valaisan. A nuit close, nous entrâmes dans la vallée qui conduit aux Bains. J'avais un ver-luisant et m'amusais à le faire passer d'une main à l'autre (Ich hatt ein schinwürmlin und ballete es in der handt umbeinanderen.). Non loin de là est un village du nom d'Albenen près d'un cours d'eau; il y existe un glacier de glace (sic! ein gletscher von eiss). On y attache aux poules un objet pour leur faire éviter les chutes et les aider à circuler sur le glacier, d'où le dicton qu'une localité est à ce point rapide qu'il faut ‚y ferrer les poules'. Nous arrivâmes très tard à Louèche-les-Bains: tout dormait. Nous frappâmes de la bonne manière à la porte de la chambrette de ma femme. Madeleine ouvrit, mais M. Jeckelmann ne fut guère satisfait de nous voir rentrer à pareille heure."

Gasparus Collinus, mort en 1560

Gaspard Collin, de son vrai nom Am Buël, pharmacien à Sion, paraît s'être occupé avec succès de botanique. Il fut l'ami et le correspondant de Conrad Gessner qui lui adressa en 1559 une charmante lettre dans laquelle il décrit avec enthousiasme la première Tulipe orientale qu'il avait vue dans le jardin d'un amateur, Henry Herport, à Augsburg. Ce document a été publié dans l'ouvrage de Gessner: „De Hortis Germaniæ", éd. en 1561 à Strasbourg.

Il fut pareillement le collaborateur de JOSIAS SIMLER qui publia dans son ouvrage „Vallesiæ et Alpium Descriptio“ un travail de COLLIN intitulé: „de Sedunorum Thermis et aliis Fontibus medicatis Liber.“ Il y traite des bains de Loèche et de Brigue ainsi que des sources thermales de la vallée de Viège. Il en signale une près de Græchen, „célèbre“, dit-il „par la naissance de deux hommes très illustres: SIMON LITHONIUS (de son vrai nom SIMON STEINER), professeur à Strasbourg et THOMAS PLATTER, maître de gymnase de la ville de Bâle et mon maître très cher“ (p. 358—374).

Constantin de Castello

Originaire des Grisons, il pratiqua la médecine à Sion et écrivit en 1647 une description des bains de Loèche. Il était le physicien de Sion et du pays.

Docteur Jean-Baptiste Claret

D'origine savoyarde, il s'établit comme médecin à Sion, d'abord, puis à Martigny. Il fut le correspondant de LINNÉ et de SAMUEL WYTTENBACH. Epris d'un grand goût pour la botanique, il explora le premier le Mont de Fully où il conduisit son ami ALBERT DE HALLER et les THOMAS. Il visita le Saint-Bernard et participa à la première excursion botanique à Zermatt. MURITH avec lequel il était lié d'amitié lui consacre, dans l'obituaire de la paroisse de Martigny, ce témoignage flatteur: „Botanicam coluit et celeberrimi de Haller in botanica helvetica adjutor indefessus et amicus fuit, prope octogenarius obdormivit.“

Pierre-Joseph de Rivaz, 1711—1772

„Il naquit à St-Gingolph, fit ses études à Chambéry et, en 1748, alla se fixer à Paris. Ses recherches sur les lois du mouvement, sur la densité des métaux et sur les effets de leurs alliages l'avaient conduit à d'importantes modifications des pendules. Il imagina un pendule compensateur qui porte son nom et pour lequel il obtint un privilège royal.

Il n'avait que 30 ans lorsqu'il acheva l'horloge connue non seulement en France, mais en Allemagne et en Italie, sous le nom de ‚mouvement perpétuel‘. Dans cette horloge d'une précision ignorée jusqu'alors, le frottement était réduit à $^1/_{60}$ des horloges ordinaires; une autre présentait la particularité de se remonter

d'elle-même, ce qui lui valut, outre les suffrages flatteurs de l'Académie des sciences, un certificat de son illustre compatriote Daniel Bernouilli, certificat qui assura sa renommée contre ses détracteurs." („Le Valais", par Jules Bertrand, Sion, Libr. Mussler, 1909, p. 128—129.)

Le Neuchâtelois Ferdinand Berthoud, l'inventeur de l'horloge marine, juge ainsi l'œuvre de son contemporain: „De Rivaz possède parfaitement la théorie et le principe de son art, et sans exécuter lui-même, il pousse le mécanisme à la perfection. Il a inventé plusieurs choses et le privilège exclusif qu'il a obtenu du roi pour ses pendules qui vont un an sans monter n'est pas seulement le prix de la faveur; le mérite et son savoir y ont la meilleure part."

Je terminerai par ces lignes de Jean-Jacques Rousseau qui a recours à de Rivaz pour prouver, dans sa lettre à D'Alembert sur les spectacles, qu'on peut être homme de génie sans fréquenter les théâtres: „Je puis citer un homme de mérite bien connu dans Paris et plus d'une fois honoré des suffrages de l'Académie des Sciences: c'est M. de Rivaz, célèbre Valaisan. Je sais bien qu'il n'a pas beaucoup d'égaux parmi ses compatriotes, mais enfin, c'est en vivant comme eux qu'il a appris à les surpasser." (J. Bertrand, l c., p. 130/131.)

Isaac de Rivaz, 1752—1829

„Fils du précédent, il naquit à Paris en 1752. Militaire et ingénieur, il fut l'auteur d'une découverte qu'on peut qualifier de sensationnelle pour l'époque et le pays où elle fut expérimentée." (Jules Bertrand, l. c., p. 131.)

„Il fit fabriquer un char dont l'agent moteur était mis en jeu par l'explosion des gaz élastiques. Des essais de cette première automobile eurent lieu avec succès à Sion en 1804 et à Vevey en 1813. De Rivaz tirant la conclusion de son invention: „Il résulte du présent mémoire, dit-il, que j'ai découvert le premier[1] la propriété qu'a le mélange d'hydrogène et d'oxygène d'être employé utilement en mécanique et comme puissance motrice propre à mettre en jeu les machines proprement dites, comme le fait la vapeur." (Jules Bertrand, l. c.)

---

[1] „A la vérité, une voiture automobile avait déjà été fabriquée à Paris en 1765." (Bertrand, l. c., p. 131.)

Jean-Samuel Clément
vicaire à Val d'Illiez en 1788

Il s'occupa avec succès des sciences naturelles, en particulier de botanique. Dans les „Etrennes Helvétiennes“ de 1813, tome III, p. 225—232, nous trouvons l'éloge qui suit: „Un des phénomènes des plus curieux de cette vallée (Illiez) c'est M. Clément, maintenant vicaire à Val d'Illiez. Vouz trouverez dans son presbytère de bois, une bibliothèque nombreuse, principalement en bons ouvrages d'histoire naturelle, qui est certainement la plus belle de tout le Valais. Vous y verrez un herbier composé des plus rares plantes de la Suisse et surtout des Alpes, parfaitement desséchées et conservées, une collection de papillons et d'insectes du pays, plusieurs morceaux rares, très intéressants pour le minéralogue, et qui plus est, un ecclésiastique aussi modeste qu'instruit, aimable et hospitalier, prêt à communiquer généreusement ses lumières et les fruits de ses courses et de ses recherches, et qui, tout en remplissant les devoirs utiles à son état, profite de ses loisirs, pour étudier la nature qui l'environne et où il se trouve comme dans son centre.“

„Ne sachant où placer tous ses livres, le brave vicaire les avait échaffaudés pour former l'alcôve de ses hôtes; une nuit, ce poids littéraire s'abattit sur la tête du savant de Saussure qui fut blessé au front: ‚C'est bien, votre dam!‘ s'écria Clément, en reconnaissant l'exemplaire relié en basane du ‚Voyage dans les Alpes‘, dont de Saussure lui avait fait hommage, ‚voilà une des suites du luxe affreux de vous autres Genevois‘.“ (Jules Bertrand, l. c., p. 126.)

Laurent-Joseph Murith, 1742—1816

Il naquit à Sembrancher, vallée d'Entremont, de parents d'origine fribourgeoise. A 18 ans, il entra dans la congrégation du Grand-St-Bernard. Pendant qu'il travaillait à acquérir les connaissances nécessaires à son état, il demandait à la lithologie et à la minéralogie une récréation pour son esprit et une diversion à ses études ecclésiastiques. Murith s'occupa successivement de géologie, de conchyliologie, d'ornithologie et d'entomologie. Il écrivit un exposé géologique d'une partie du Valais; on trouve de lui quelques notes sur l'ornithologie. Il fit une collection d'entomologie et de conchyliologie et une autre de minéralogie, toutes deux conservées à l'hospice du St-Bernard. Il ne resta pas étranger à l'archéologie et à la numismatique et c'est lui qui, aidé de quelques

confrères (Jean-Joseph Ballet et Jérôme Darbellay), a commencé le médailler de l'hospice.

En 1813, Murith fait à la séance de la Société académique de Besançon une communication où il développe, avec preuves à l'appui, la thèse du passage d'Annibal au Mont-Joux. Il produit une partie des ex-votos qu'il a recueillis dans le département du Simplon et la vallée de la Doire se réservant d'en publier un jour la collection très volumineuse qu'il en a faite. Le secrétaire de l'Académie relève la profonde érudition de l'auteur de ce travail et qualifie Murith de savant très instruit.

Quoique presque toutes les sciences physiques et naturelles aient eu une large part dans les études de Murith, c'est bien la botanique qui a été l'objet de ses prédilections. Tandis que d'autres font de la botanique médicale ou se bornent à la flore strictement locale, Murith étend son champ d'investigation à tout le Valais. Aidé de ses vaillants collaborateurs et amis, Abraham Thomas qui lui avait inspiré le goût de la botanique et son fils Louis qui lui font part du résultat de leurs courses, il a bientôt des données importantes sur tout le pays du Valais, ce qui lui permit de publier en 1810 le „Guide du botaniste en Valais", ouvrage que le naturaliste parcourt encore avec intérêt. Il escalade le premier, en 1786, le Vélan, où il fit d'intéressantes observations barométriques que Bourrit a enregistré dans son ouvrage. En juillet 1778, il eut l'avantage d'accompagner Horace de Saussure dans ses explorations aux environs de l'hospice et au Valsoray. Interrogé par de Saussure sur la provenance des blocs de granit disséminés entre Liddes et Martigny, il lui prouva, après un examen des Aiguilles d'Orny, qu'ils avaient été charriés du massif du Mont-Blanc.

Il fut invité par l'illustre Gosse à assister le 5, 6 et 7 octobre 1815 à Mornex[1] à la fondation de la Société helvétique des Sciences naturelles. Sa santé ne lui permit pas de répondre à cette aimable invitation. Il s'empressa cependant de donner son adhésion.

C'est lui qui introduisit d'Italie en Valais le peuplier pyramidal.

Joseph-Antoine Berchtold, 1780—1859

né à Greich près de Mœrel

Successivement curé de Loèche-les-Bains et de Sion, directeur ensuite du Grand Séminaire diocésain, le Chanoine Berchtold trouva encore le temps de s'occuper des sciences mathématiques et naturelles.

[1] Assertion puisée dans: „Notice biographique de Laurent-Joseph Murith", par *G. Tissière*, St-Maurice 1862.

C'est lui qui, avec le concours de son neveu, l'ingénieur Müller, exécuta la première triangulation du Valais, œuvre qui lui attira des félicitations d'hommes compétents. Ce travail fut incorporé dans la carte fédérale sous chiffre XV.

Un autre travail qui le rendit célèbre à cette époque est sa „Métrologie de la nature".

„Il s'efforça de trouver une unité de mesure dont l'application générale et absolue en longueur, étendue et volume, s'écartât moins que le mètre des idées populaires et fut intelligible dans tous les dialectes. Il proposa donc comme unité de mesure, la longueur d'un pendule qui emploie un jour pour une double oscillation et soit dans un rapport simple avec la longueur du méridien moyen. Selon lui, le pendule du temps est le plus logique étalon de la nature." (Bertrand l. c., p. 137.)

„Dans sa session de 1848 à Soleure, la Société helvétique des Sciences naturelles vota une lettre de félicitations pour l'auteur de la métrologie. Le président, pasteur O. Möllinger, en fit ressortir les avantages, en termes flatteurs: ‚Est-il vraisemblable qu'un ecclésiastique inconnu, des montagnes du Valais, aurait trouvé la solution d'un problème qui fut en vain tenté, par une société des plus grands mathématiciens de France, à une époque où tous les esprits supérieurs travaillaient dans ce sens? C'est avec ces préventions que j'entrepris la lecture de la métrologie, mais ma sympathie pour les idées de l'auteur augmentait à chaque ligne. Il parlait si clairement, il paraissait si fortement convaincu de son grand problème, dévoilait et caractérisait d'une façon si précise les défauts de nos systèmes arbitraires de mesures et de poids que je l'admirais de plus en plus, jusqu'à ce qu'enfin je fusse surpris au plus haut degré par la solution de la question.'

„Il fut proposé une expérimentation du système berchtoldien et la chose en resta là." (Jules Bertrand l. c., p. 137.)

François-Joseph Biselx, 1791—1870

Biselx était prieur de l'hospice lorsque fut installé l'observatoire météorologique au St-Bernard. Il y voua tout son intérêt, aussi méritât-t-il de recevoir du professeur Pictet des félicitations en ces termes: „Vos observations diverses sont fort intéressantes et elles sont de nature à augmenter l'intérêt que toute l'Europe attache à votre charitable établissement." En 1829, il eut l'honneur de présider au St-Bernard, comme vice-président, la réunion de

la Société Helvétique des Sciences Naturelles. Il publia en 1819 une notice sur le Grand-St-Bernard et son climat (n° 8 de la „Bibliothèque Universelle"), dans le n° 9 du même périodique une autre notice sur la neige et les avalanches, et dans le numéro 10, un travail sur les roches et les plantes.

François-Joseph Lagger, 1799—1871

Né à Münster, vallée de Conches, après de fortes études de médecine et l'obtention du doctorat, F.-J. Lagger alla se fixer à Fribourg qu'il choisit pour sa seconde patrie. Il consacra à la botanique tous les moments que lui laissait l'exercice de sa profession et explora spécialement les Alpes fribourgeoises, sans oublier cependant sa vallée d'origine. Il eut le privilège d'enrichir la flore suisse d'un grand nombre de formes nouvelles, espèces ou variétés. Lagger jouissait d'une haute considération auprès des célèbres monographes de l'époque. Il correspondait avec Elias Fries pour les *Hieracium;* avec Deséglise, Rippart, Puget et Delasoie pour les Roses; avec Schnittspahn, Schott et Delasoie pour les *Sempervivum;* avec le professeur Kerner à Vienne pour les *Salix;* avec Wimmer pour les *Carex* et enfin avec Jordan pour les *Thalictrum.* Ses relations étaient pour ainsi dire européennes. En 1840, les „Actes" de la Soc. Helvét. Sc. Nat. mentionnent son travail sur la flore du canton de Fribourg. Il fit dans des périodiques suisses et étrangers diverses publications relatives aux *Carex, Sempervivum, Rosa* et *Hieracium.*

Ignatz Venetz, 1788—1859

Ignatz Venetz, ses études classiques terminées, commença par se vouer à la mécanique. Pendant l'occupation française, il entra dans le corps impérial des Ponts et Chaussées; puis les Autrichiens étant entrés dans le pays, il fut nommé par eux officier d'artillerie et envoyé avec une compagnie de Croates aux fortifications de St-Maurice. Après leur départ, il fonctionna comme ingénieur du gouvernement valaisan d'abord et ensuite de l'Etat vaudois pour lequel il exécuta le travail de correction à la baie de Clarens. Rentré au pays il fut attaché à la compagnie de la ligne d'Italie comme ingénieur régulier. Ses aptitudes spéciales dans la branche hydrotechnique s'affirmèrent, avec plus de force encore, dans les rapports qu'il écrivit sur la question du Rhône. Il est l'inventeur des écluses à cheminée en forme de syphon qu'il a décrites dans la „Bibliothèque Universelle" en août 1851. Il traça le plan à exécuter dans

les travaux de dessèchement des marais de Riddes et de Saxon. On lui doit, en outre, l'endiguement du Rhône qui fut achevé par son fils François, ingénieur comme lui. On lui doit une correction du Rhône à Brigue et les travaux au glacier de Giétroz qui eurent un plein succès malgré les attaques dont il fut l'objet. Dans cette importante entreprise menée à bien avec la plus remarquable habileté et une parfaite compétence, VENETZ recueillit les applaudissements du gouvernement du Valais, des habitants de Bagnes et du chanoine BLANC, qui avait été son principal contradicteur.

Mais l'œuvre qui illustra plus particulièrement son nom fut sa théorie du mouvement des glaciers. C'est, sans doute, au Giétroz (Val de Bagne) qu'est né chez VENETZ l'idée de ce phénomène inexpliqué jusqu'alors. Il y fut amené par les suggestions judicieuses de JEAN-PIERRE PERRAUDIN, garde-champêtre et chasseur de chamois de Lourtier, à Bagnes, qui le premier a compris le transport des blocs erratiques. Le bon sens du paysan de Bagnes l'a conduit à l'explication si longtemps cherchée de ces masses de déblais de roches disséminés au loin. Comme le dit si bien F.-A. FOREL: „PERRAUDIN a gagné à ses idées VENETZ, comme celui-ci a, plus tard, converti DE CHARPENTIER et comme DE CHARPENTIER a converti AGASSIZ. PERRAUDIN a, le premier, formulé la théorie des glaciers, théorie que VENETZ a développée scientifiquement."

CHARPENTIER, dans ses „Essais sur les Glaciers" (1841) lui rend ce témoignage: „C'est en quelque sorte à VENETZ que je dois de m'être livré d'une manière particulière à l'étude des terrains erratiques, dans laquelle il m'a été d'un grand secours. De plus, VENETZ est le premier qui ait prouvé par des faits incontestables que les glaciers du Valais et des pays adjacents ont eu jadis un développement plus considérable qu'ils n'ont aujourd'hui."

A l'occasion de la fête donnée par la Société Vaudoise des sciences naturelles, à Bex, en 1920, lors de l'inauguration du médaillon à DE CHARPENTIER, ce n'est pas sans une certaine fierté que nous entendîmes ce magnifique éloge sortir de la bouche d'un maître incontesté en matière géologique. Nous avons nommé M. LUGEON, qui s'exprime ainsi: „Voilà DE CHARPENTIER convaincu. Il rédige un mémoire, se rend à Lucerne pour le lire (à la session de la Soc. Helvét. Sc. Nat.). Il fait une large et légitime place à son ami VENETZ. Et aujourd'hui si nous rappelons la mémoire d'un des plus grands naturalistes de la patrie vaudoise, nous joignons le nom immortel du Valaisan VENETZ." (Bull. Soc. Vaudoise Sc. Nat. N° 199, p. 474.)

En 1817 et en 1820, la Soc. Helvét. Sc. Nat. avait mis au concours le sujet suivant: „Rassembler des faits exacts et bien observés sur l'accroissement et la diminution des glaciers, sur la détérioration ou l'amélioration des pâturages, sur l'état antérieur et actuel des forêts."

Il y eut deux mémoires: celui de KASTHOFER, inspecteur forestier bernois et celui de VENETZ qui intitula ainsi le sien: „Variation de la température de la Suisse." Ce dernier fut couronné, obtint un prix de fr. 300 et fut imprimé aux frais de la société (1821). Une année avant sa mort l'éminent concitoyen a publié des Mémoires sur l'extension des anciens glaciers.

Comme botaniste il explora spécialement le versant sud du Simplon et les vallées de Gondo et de Laquin. Il laissa un herbier des plus variés ainsi que des collections d'entomologie et de conchyliologie.

Alphonse Rion, 1809—1856
Chanoine de la cathédrale de Sion

Dès ses jeunes années, RION se livra avec ardeur à l'étude des sciences naturelles et acquit par sa persévérance une autorité et un prestige qui eurent vite fait de le classer parmi les savants de marque. C'est lui, le premier des Valaisans qui a précisé, d'une manière claire et énergique, la nature xérique du Valais central pour la météorologie et la géobotanique, mérite grand qui surpasse beaucoup celui d'études spéciales. RION a exposé ses vues la première fois dans son discours présidentiel, prononcé à la réunion de la Soc. Helvét. Sc. Nat. tenue à Sion en 1852. „Ce discours", nous écrivait dernièrement un de nos plus illustres vétérans (le Dr CHRIST) qui a connu le chanoine et a joui de son intimité, „ce discours n'a jamais été surpassé. C'était un homme accompli à tous égards, qui s'intéressait à toutes les sciences." Son herbier, très volumineux, forme le fond des collections botaniques cantonales.

Son „Guide du botaniste en Valais", œuvre posthume, publié par les soins de F.-O. WOLF et RAPHAEL RITZ, eût considérablement gagné à être édité par son auteur. Malheureusement une mort prématurée ne permit pas à RION de donner sa vraie mesure.

Pierre-Germain Tissières, 1828—1868
Gaspard Delasoie, 1818—1877

Ces deux chanoines du St-Bernard ont eu l'honneur d'appartenir à la Soc. Helvét. Sc. Nat. ainsi qu'à la „Société Halleréenne."

de Genève et ils furent les principaux fondateurs de la Société valaisanne des sciences naturelles, qui dut, à leur grand zèle pour la science aimable, la prospérité de ses jeunes années. Tissières est l'auteur du „Guide du botaniste au St-Bernard". Cette œuvre posthume — Tissières mourut à la fleur de l'âge — fut et est encore un guide précieux pour les jeunes religieux de l'hospice, héritiers de traditions séculaires.

Delasoie, qui lui a succédé à la présidence de la „Murithienne", a laissé un herbier considérable et son activité a été immense et prépondérante. Il a enrichi le „Bulletin" de la Société de travaux divers: indications de l'altitude et des stations des plantes, tableau fixant la hauteur de plus de 400 localités à partir du Léman aux plus hautes cimes des Alpes, catalogue de *Hieracium,* mémoire sur le gui et les fougères, notices sur les *Sempervivum* et les Roses, nature géologique du Valais, catalogue des arbres et arbustes du Valais, etc. Ses études sur les Roses, les Potentilles, les *Hieracium* et les *Sempervivum* lui valurent d'être le correspondant assidu des monographes de cette époque: Puget, Christener, Lagger, Favrat, Christ, Schnittspahn. Il eut le talent de rendre la science aimable, la fleurissant comme à plaisir par des saillies qui ne cessaient de jaillir de son esprit enjoué.

Emile Favre, 1843—1905

Chanoine du St-Bernard, né à Sembrancher, travailleur infatigable, E. Favre consacra une grande partie de sa vie à l'étude des sciences naturelles, à la botanique d'abord, à la zoologie ensuite.

On lui doit les publications suivantes: „Supplément au guide du botaniste du Gd. St-Bernard"; „Guide du botaniste au Simplon"; „Faune des coléoptères du Valais"; „Faune des Lépidoptères du Valais"; „Faune des Microlépidoptères du Valais".

Il a laissé de ces trois dernières études des collections de grande valeur, installées à l'hospice du St-Bernard.

Ferdinand-Othon Wolf, 1838—1906

Wolf vint d'Ellwangen (Wurtemberg) en Valais, en 1858, pour enseigner la musique au Collège de Brigue; il fut appelé en 1871 au Collège de Sion pour professer la musique d'abord, et bientôt la botanique et la géologie, ainsi que la langue et la littérature allemandes.

Pendant de nombreuses années, président de la modeste Société valaisanne des sciences naturelles, il se dépensa pour elle

sans compter. Il n'est pas de naturaliste qui, plus que Wolf, ait exploré les diverses parties du pays et relevé ses richesses naturelles, en sorte que la flore du Valais n'avait pas de secret pour lui. Il forma un herbier considérable qui est devenu la propriété de l'Université de Zurich. Il fit une collection d'environ 100 fascicules pour le collège de Sion. Il publia un grand nombre d'études scientifiques soit dans le Bulletin de la „Murithienne", soit dans l'Annuaire du Club alpin suisse ou dans d'autres revues. Une œuvre importante de Wolf est la topographie: Valais et Chamonix, faite en collaboration avec A. Cérésole. Il fut le créateur des jardins botaniques de Sion et de Zermatt.

Henri Jaccard, 1844—1922

Qu'il me soit permis à titre d'admiration, de reconnaissance et de bon souvenir, de rappeler ici la mémoire d'un naturaliste qui ne fut pas Valaisan de naissance et de séjour, mais qui le fut par son cœur et par ses œuvres, je veux parler d'Henri Jaccard, originaire de Ste-Croix, Vaud. Comme Wolf il a exploré le Valais dans toutes ses régions. Son „Catalogue de la flore du Valais" restera le plus beau monument élevé à la flore de notre canton et à la mémoire de son auteur. Jaccard s'était promis de compléter son œuvre par un nouveau travail que la mort, hélas! ne lui a pas permis de mener à terme. Membre de la „Murithienne" pendant 46 ans, il a puissamment contribué à sa vitalité par un dévouement qui n'a cessé qu'avec sa vie.

Walther Ritz, 1878—1909

Fils du célèbre peintre Raphaël Ritz, ce savant, né à Sion, mourut à Göttingen à peine âgé de 31 ans, mais déjà entouré d'une célébrité presque mondiale. Tout jeune encore, il manifesta des dispositions exceptionnelles pour les mathématiques et ses camarades reconnurent de bonne heure en lui une intelligence supérieure donnant droit aux plus grandes espérances.

Après de brillantes études classiques au collège de Sion, il se rendit au Polytechnicum de Zurich pour se préparer à la carrière d'ingénieur. Mais, d'un côté sa santé qui réclamait un autre climat, et d'autre part, son penchant pour les hautes spéculations scientifiques l'amenèrent à l'Université de Göttingen en Allemagne. C'est là que débuta sa brillante carrière de physicien et qu'il publia une remarquable thèse de doctorat sur la „Théorie des spectres

en série“ qui attira sur lui les regards du monde savant. L'exactitude des formules se trouva vérifiée dans la suite par de nombreuses découvertes dont plusieurs lui appartiennent. Ce sujet, par sa nature, lui fit toucher toutes les questions de physique se rapportant à la constitution de la matière et à la nature de l'énergie rayonnante, question qui, à cette époque, passionnait les savants les plus distingués.

Ses premiers travaux sont le corollaire de sa thèse, mais il ne tarda pas à monter beaucoup plus haut. A la suite de Fredholm, il cherchait à donner une méthode analytique générale, pour l'étude des problèmes de physique mathématique. Ses succès furent soulignés par les félicitations personnelles du grand mathématicien Henri Poincaré.

Ritz eut sur son précurseur le mérite de trouver une solution pratique; il démontra la haute valeur de sa méthode de calcul en l'appliquant aux figures de Chladni qu'on obtient en répandant du sable fin sur une plaque carrée fixée en son centre et à laquelle on fait rendre tous les sons possibles avec un archet. Non seulement Ritz retrouva les figures obtenues par Chladni dans ses expériences, mais ses formules lui en firent prévoir d'autres, qu'il eut ensuite la joie de réaliser en confirmation de ses géniales idées.

Allant toujours plus loin, il cherchait à établir une théorie générale de l'électrodynamique et de l'optique. Son projet comprenait deux parties. D'abord l'étude critique des théories existantes, en particulier la théorie électromagnétique de la lumière due à Maxwell et qui rattache à une même origine les ondes électriques de la télégraphie sans fil découverte par Hertz et les vibrations lumineuses de Fresnel. Il n'eut pas le temps d'aborder la seconde partie de son projet, la création de théories nouvelles plus parfaites; disons seulement à ce propos qu'il en était venu à supprimer de ses conceptions cet éther, support des vibrations, pour en revenir à l'idée newtonienne de l'émission. Par la manière dont il savait traiter et dominer les questions scientifiques les plus élevées et les plus ardues de son époque, de ses relations avec les Lorentz, les Poincaré et les Einstein, nous pouvons conclure que, si la mort ne l'avait pas arraché si prématurément à ses travaux, Walther Ritz aurait sans doute entouré son nom et celui de son pays, notre Valais, d'une gloire qu'envieraient les grands savants et les grandes nations. (Résumé de la notice biographique

de W. Ritz, publiée par M. Pierre Weiss, dans le fasc. XXXVIII du „Bulletin“ de la „Murithienne“, 1913.)

Ernest de Stockalper, 1838—1919

L'ingénieur Ernest de Stockalper, après la mort de Louis Favre, continua avec Bossi, l'œuvre gigantesque du tunnel principal du Gothard. Il eut à diriger plus tard l'exécution du chemin de fer Viège-Zermatt. La haute estime qu'on en avait le fit choisir comme expert dans une difficulté pendante en Afrique entre l'Angleterre et le Portugal. Il fit partie, dans ses dernières années, du Conseil supérieur de l'Ecole polytechnique fédérale et de la Commission permanente de l'Administration des Chemins de fer fédéraux. Il publia dans le „Bulletin technique de la Suisse Romande“ des études sur les grands tunnels alpins et la chaleur souterraine, études dans lesquelles il exposa les résultats de ses expériences et de ses constatations, fixant des normes empiriques de nature à déterminer la progression de la chaleur dans les excavations accentuées.

Après avoir rappelé le souvenir de ceux qui, chez nous, par leurs brillantes études et leurs remarquables travaux et découvertes, se sont imposés à l'attention de leurs contemporains et méritent plus particulièrement d'avoir leur nom inscrit dans le livre d'or de notre Société, vais-je maintenant mettre un point final à ma nomenclature et conclure? Non, Messieurs! Au risque de m'imposer quelques minutes de plus à votre indulgence, laissez-moi, afin d'être complet, saluer d'un geste, d'un mot, par une simple citation, les quelques Valaisans des siècles écoulés, qui, retenus ailleurs par leurs devoirs professionnels, n'ont pu travailler que par occasion dans le champ de la nature qui leur était pourtant si cher et auquel ils eussent été si heureux de consacrer toute leur activité. J'ai nommé: *D. Pott*, collaborateur du grand Haller, qui dit de lui dans la préface de son ouvrage: Icones Plantarum Helvetiæ p. XXIX: „In montibus Lambela, Revenense et Tanieres, valesiorum plantas me rogante legit.“ — *Felix Bonnaz*, de St-Gingolph (1814—1845). — Abbé *Dähnen,* de Conches, auteur d'un ouvrage sur les „Plantes phanérogames de France et des Alpes du Valais“ (1852). — Les curés *Sébastien Kœmpfen,* de Geschinen, et *Brunner,* de Lœtschen, minéralogues, du milieu du siècle passé ainsi que le suivant: *Andereggen,* grand collectionneur de papillons. — *Jacques-Etienne d'Angreville* (1808—1867), qui publia

en 1863 une „Flore du Valais“. — Le colonel *Louis de Courten* (1800—1874), pour lequel la contrée fleurie et noble de Sierre n'eut point de secret et dont l'herbier préparé avec soin fait honneur aux collections cantonales au milieu desquelles elle est classée. — *Claude Matthey*, de la Crettaz près Salvan, botaniste et entomologiste, mort à Paris vers 1840. — *Daniel Fellay,* de Bagnes, enseigna les mathématiques à Constantinople et s'adonna à la botanique et à l'entomologie. — L'abbé *Joseph Imseng* de Saas-Fée, géologue et botaniste, tombé dans le lac Mattmark, le 5 juillet 1869. — Le peintre *Raphaël Ritz* (1829—1894), botaniste et géologue. Ce dernier a publié dans le fasc. V—VI du „Bulletin de la Murithienne“ (1876) une liste des minéraux de Conches. — Chanoine *P. Besse* (1837—1907), de l'abbaye de de St-Maurice, ornithologue.

Et maintenant en terminant, serais-je indiscret, si, en confrère reconnaissant, je m'inclinais, non sans émotion vers deux ou trois fils du St-Bernard qui, après tant d'autres de la Maison, cherchèrent dans la nature et la science aimable un délassement à leurs devoirs de piété et de charité? Je vois se présenter à mon regard le Chanoine *Jos. Philibert Crettet,* qui fut prieur du Bourg St-Pierre vers 1744 (mort en 1747), ainsi que le Chanoine *Gratien Formaz,* mort en 1730, puis les Chanoines *Jérôme Darbellay* (1726—1809), *François Joseph Fusey* (1813—1839) et *Camille Carron* (1853—1911), qui après s'être voué avec passion à la botanique pendant ses séjours au Grand-St-Bernard et au Simplon, se fit, devenu procureur général de la Maison, le collaborateur fidèle et dévoué des amis de la flore, vers laquelle ses préférences ne cessèrent d'aller.

Je m'arrête dans cette énumération des principaux amateurs des sciences naturelles qu'a fournis notre canton. Les distingués compatriotes qui, pour l'honneur du Valais et le profit de la science, fouillent et cultivent aujourd'hui le jardin de la nature, qu'ils aiment passionnément, m'en voudraient de violer, en les nommant, le vieil adage: *lauda post mortem.*[1]

---

[1] Je me fais un devoir d'exprimer les sentiments de profonde gratitude, pour de précieux renseignements fournis à:

Monseigneur Bourgeois, Prévôt du Grand-St-Bernard; M. le Chanoine Gabriel Delaloye, Grand Vicaire, à Sion; M. le Dr H. Christ, à Bâle; M. le Dr Léo Meyer, à Sion; M. Jules Bertrand, à Chexbres; M. Philippe Farquet, au St-Bernard; M. le Chanoine Marietan, à St-Maurice; M. Charles Meckert, à Sion; M. Henri de Preux, à Sion.

Il eût fallu, pour être complet, pénétrer dans les autres domaines de l'intelligence, aborder la politique, l'art, les lettres, l'armée,[1] vous parler d'un Ermanfroy qu'au XIe siècle les rois et les empereurs aimaient à choisir pour arbitre, d'un Schinner dont la grande figure a rayonné non seulement sur la Suisse, mais sur l'Europe entière, des nombreux autres personnages qui, par la parole, la plume et surtout par l'épée, ont, à un moment donné, forcé les regards des Confédérés à se fixer sur eux avec complaisance et parfois avec admiration. Cela eût par trop dépassé le cadre du rapport que je me suis proposé de présenter dans l'espoir de vous démontrer que le Valaisan sait, lui aussi comprendre ce qu'il y a de grand, d'utile, de merveilleux autour de lui dans ce pays que Montalembert, dans les „Moines d'Occident", déclarait être le plus beau paysage du monde.

Mais, Messieurs, dans ce désir de prouver que le Valais a eu à cœur d'allonger dans la mesure de ses faibles moyens la magnifique liste de ceux qui, en Suisse, se sont manifestés les fervents admirateurs de cette nature que la main de Dieu a faite si belle et si riche, trop longtemps je vous ai retenus.

Messieurs, en arrivant hier à Zermatt, alors que je me trouvais en présence du Cervin dont la cime va se fixer grandiose, jusque dans les profondeurs des cieux, je n'ai pu m'empêcher de penser que j'avais là devant moi un magnifique symbole de l'homme de la science. Comme cette roche majestueuse, celui-ci doit, en effet, tendre à s'élever toujours plus loin, toujours plus haut, mais par la recherche de la vérité. Oui, puisse-t-il, chaque jour davantage, comprendre sa véritable mission et, vrai savant, ne s'arrêter jamais dans sa marche ascendante qui le conduira à l'éternelle vérité et, dans sa qualité si grande et si noble de l'homme de la science, puisse-t-il ainsi rendre hommage à Celui que les Livres Saints appellent le Dieu des sciences, *Deus scientiarum.*

C'est dans ces sentiments que je déclare ouverte la 104e session de la Société Helvétique des Sciences Naturelles et que, de tout cœur, je répète le souhait adressé au commencement: Messieurs soyez les bienvenus!

---

[1] Vers le milieu du XIXe siècle, le Valais comptait 7 généraux d'armées au service étranger.